

MIREILLE
BARBIERI

C'était
en février

Le fauteuil oscille régulièrement. La vieille dame aux cheveux blancs semble ne pas bouger. Pourtant un imperceptible mouvement du talon donne l'impulsion.

Elle est assise là depuis longtemps, depuis toujours. La vie, c'est dans le vague de ses yeux, dans le creux de sa tête.

Tout s'est arrêté un soir de février. Peu importe l'année.

Son regard se perd sur l'horizon du jardin, en suspens, effilochant la laine du souvenir aux branches du tilleul qui continue ses cycles de feuilles pour ponctuer le temps. Elle ne voit rien.

Sa mémoire s'est figée sur un ciel de limaille et le tilleul dévêtu, frileux sous un duvet de neige.

C'était en février.

Il traîne ses chaussures de marche sur une route départementale. Les talus n'ont pas été fauchés depuis bien longtemps et les herbes folles masquent le ruisseau. Il entend son léger chuintement, cela l'apaise.

Pas l'ombre d'un véhicule à l'horizon. Les sangles de son sac à dos lui scient les épaules. Il en a assez de cette route qui s'étire sans fin. D'ailleurs, il ne sait pas pourquoi il l'a empruntée plutôt qu'une autre. L'automobiliste qui l'avait pris en stop l'a débarqué voilà une bonne heure déjà à un croisement désert.

Le matin même, il a laissé le dernier village où il avait travaillé pendant une quinzaine de jours, cueilleur de poires, pourquoi pas ? Il lui fallait bien gagner quelques francs pour continuer la route. Il avait successivement, bâti un mur d'enceinte pour l'école d'un petit village de la Creuse, fait la saison des cerises, puis celle des poires. À chaque fois il était hébergé, la paye était donc tout bénéfice.

Il se dit qu'il a de la chance. Depuis qu'il a décidé de faire la route, il n'a pas eu trop de problèmes, les gendarmes l'ont contrôlé une seule fois, il a dormi la plupart du temps dans des granges et quelques fois à la belle étoile. Pour l'instant rien de désagréable ne lui était arrivé, certains appelleraient ça une vie à la dure, mais lui ça ne le dérangeait pas ; il avait choisi, du moins pour un temps.

Il évite les villes, il ne supporte plus la vue des appartements empilés, la foule qui se presse, les klaxons, la rumeur qui enfle dans les rues. Alors il fait des détours pour les éviter. C'est comme ça qu'il s'est retrouvé à ce croisement avec, sur les panneaux, ces noms de villages inconnus.

Un des noms lui a plu, les autres avaient des noms ordinaires : Saint ceci, Saint cela, au Diable tous ces Saints ! Combe-aux-Bois, ça c'est un nom qui chante.

Peut-être va-t-il s'y arrêter un temps, si l'endroit lui convient, s'il trouve un petit job, de toute façon il s'en fiche, rien ne le retient nulle part, la seule chose qui lui convient depuis qu'il est parti, c'est de marcher.

Il marche derrière son ombre, sans s'arrêter,

jusqu'à la rejoindre, ensuite il fait une pause, casse la croûte et puis il marche à nouveau traînant derrière lui cette ombre qui s'étire jusqu'à disparaître, alors il cherche un abri pour la nuit.

Le village, semblable à tant d'autres, se profile au détour d'un virage et je sais déjà ce que je vais trouver : un clocher qui joue les vigies et croit veiller sur ses habitants, un drapeau au-dessus de la mairie, à coup sûr un café où les vieux viennent refaire le monde en regardant le fond de leur verre, une fontaine sur la place et peut-être bien quelques platanes, à moins que la maladie ne les ait déplumés. Ici ou ailleurs, de toute façon ce sera pareil, le même vide, le même ennui, rien à leur dire, rien à comprendre, encore moins savoir pourquoi je suis là.

Quelques centaines de mètres avant le panneau d'entrée du village, une grille en fer rouillée s'ouvre sur une allée envahie de graminées. Je ne sais pas pourquoi mes pas me tirent au-delà du portail. L'allée glisse entre les arbres et les taillis enchevêtrés. Derrière se dresse l'ombre d'une bâtisse. Un château peut-être ? Peu probable. Jusque-là je n'ai vu

que des fermes, quelques maisons de maître, mais rien qui ressemble à un château.

Il faut contourner un énorme tilleul pour voir apparaître la maison en pleine lumière, austère, imposante. Pourtant, à bien y regarder, elle n'est pas si grande que ça, mais au milieu de cette végétation foisonnante et sauvage, elle saisit. Si j'étais un gamin, je repartirais dare-dare sans demander mon reste.

Pas un bruit. Les volets du deuxième étage sont clos. Certains du premier niveau sont simplement croisés. Au rez-de-chaussée, le soleil se reflète dans les portes-fenêtres.

Au milieu des touffes d'herbe, se dressent quelques marguerites éparses, vestiges de massifs cultivés, à part ça c'est le règne du pissenlit, des orties et du chiendent. Ça n'égaie pas la baraque déjà peu accueillante. Je m'avance jusqu'à l'arrière du bâtiment, une remise et d'anciennes écuries prolongent l'habitation. La porte n'est pas complètement fermée, ça coince un peu, le bois est gonflé et je dois la soulever légèrement pour la faire pivoter. Tout est vide, mis à part deux chaises en paille, défoncées, et une colonie d'araignées dans leurs toiles.